

Lettre ouverte à Réjean Ducharme

Jean-François Chassay

Number 51, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16352ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chassay, J.-F. (1989). Lettre ouverte à Réjean Ducharme. *Jeu*, (51), 49–52.

lettre ouverte à réjean ducharme

Cher Réjean,

Ça m'est apparu soudainement, comme ça, sous la forme d'un grand choc existentiel, lorsque je suis sorti de l'Espace Go, où je venais de voir pour la deuxième fois *À quelle beure on meurt?*: «Cette année, j'ai eu l'âge d'André Ferron.» Dure révélation. Je ne pouvais plus oublier cette phrase, je m'amusais à la repasser dans ma tête en lui faisant subir toutes les distorsions possibles. Elle était là, collée à ma rétine, inscrite quelque part dans le paysage, en lettres de feu (éclairs et tonnerre). Bon, c'était un point de départ. Il s'agissait alors d'écrire un peu à partir de là, pour voir au juste ce que cela voulait dire, quitte à me laisser aller à «de la mauvaise littérature, des réminiscences, du non-sens, du passé, du dépassé, du trépassé, du déclassé, du crétacé, du miel à mouches, de la rhubarbe à cochons». Mais, en écrivant, je me suis peu à peu senti fatigué comme un hostie de comique.

*

L'Hiver de force, c'est le premier de tes romans que j'ai ouvert. J'avais 14 ans et avoir 29 ans me paraissait quelque chose d'abominable, de lointain comme Mathusalem ou l'homme de Néanderthal. Quelque chose de tout à fait ridicule. «Mourir vieux, mourir laid et malade, c'est comme mourir tué. C'est ridicule. Cela ne se fait pas», affirme Mille Milles. Exactement ce que je pensais.

Par la suite j'ai lu, dans l'ordre et assez rapidement, *l'Avalée des avalés*, *l'Océantume*, *la Fille de Christophe Colomb*, *le Nez qui voque* et *les Enfantômes*. Ce dernier roman, je me souviens très bien de sa sortie. J'ai même conservé le supplément littéraire du *Jour* (ça ne nous rajeunit pas!) où il était commenté. Plus tard, je suis allé voir *HA ba!...* au T.N.M., dans la mise en scène de Ronfard (ah! Robert Gravel se pinçant le nez et s'écriant «Bedit discours du drône!»), puis les films dont tu as écrit les scénarios. Je n'ai pas vu *Inès Pérée* et *Inat Tendu*, mais il me reste les photos de la représentation et, surtout, le texte.

J'ai relu *l'Hiver de force* — huit fois au total —, ne m'en suis jamais lassé et continue de croire que je n'ai pas encore compris. Je ne prétends pas qu'il faille comprendre quelque chose, mais tout être humain qui se respecte ne peut vivre, pour le meilleur et pour le pire, sans se *faire une idée*. Les idées que j'ai tenté d'ébaucher sur ce roman, avec un plaisir ludique sans cesse renouvelé, se sont toujours pulvérisées sur la prose lisse et (apparemment) terne d'André Ferron (le type qui a 29 ans). Selon la fille de madame Einberg, «quand on veut savoir où on est, on se ferme les yeux. On est là où on est quand on a les yeux fermés: on est dans le noir et dans le vide». On se sent toujours un peu comme ça après la lecture de *l'Hiver de force*. Plutôt effrayant comme sensation, parce qu'il n'y a rien à (y) faire. Rien d'autre, c'est là et c'est tout. «Bon qu'à ça», dirait Beckett.

*



Je ne sais pas au juste ce qui a fait que, dès le départ, ce que tu écrivais m'a paru indispensable (osons ce mot). Il m'arrive encore régulièrement d'aller ouvrir un de tes livres, n'importe lequel, et de lire une page au hasard. Ça me rassure, surtout lorsque je suis en train de lire une cochonnerie innommable pour laquelle on a abattu un arbre (ma conscience écologique se réveille particulièrement lorsque je lis de mauvais livres).

Peut-être au début ai-je été retenu par certaines phrases comme celle-ci, d'André Ferron justement : «Mon idée, c'est que c'est ceux qui ne deviennent pas paranoïaques qui sont malades»; ou encore par la farandole des noms : Constance Chlore, Mille Milles, Chateaugué, Asie Azothe, Ina et Iode Ssouvie, Colombe Colomb, la Toune (Petit Pois)... L'onomastique dans tes textes, c'est déjà tout un univers. Il y aurait des masses de choses à écrire là-dessus.

*



Photos : Martin Faucher.



«Les mots se donnent de l'importance et nous donnent des ordres, quand on a le malheur de les faire sortir de leur trou.» Encore Mille Mille qui parle, avec ses phrases toujours aussi justes. En tout cas, moi, c'est à cause de ça que je tourne autour du pot. J'aurais des tonnes de choses à te dire, mais je ne sais pas comment. J'essaie d'éviter de dire des bêtises (plus je vieillis, plus j'ai l'impression que, globalement, l'humanité se divise en deux: ceux qui font tout pour éviter de dire des bêtises et ceux qui consacrent toutes leurs énergies à en dire le plus possible). Je voudrais entrer dans le vif du sujet, comme un char d'assaut sur une mine, mais je n'aime pas mettre des poings sur tous mes mots. J'aime mieux laisser respirer mes phrases un peu quand je m'adresse à quelqu'un que j'aime bien.

Évidemment, c'est le spectacle préparé par Martin Faucher qui a été le détonateur de cette lettre. Je ne connaissais pas Martin Faucher, je ne sais pas ce qu'il va apporter à la scène montréalaise au cours des prochaines années, mais en tout cas je ne risque pas de me tromper en disant que



c'est un *vrai* lecteur de tes textes. *À quelle beure on meurt?* n'avait rien d'un banal montage, d'une suite de «morceaux choisis» glanés au fil de l'oeuvre et déclamés sur scène pour épater la galerie. Voilà quelqu'un qui est entré dans le monde ducharmien, qui s'est plongé dedans et qui, après s'être bien immergé et s'être éloigné suffisamment du rivage pour que ce soit ridicule d'y revenir tout de suite, s'est demandé: «Maintenant, qu'est-ce qu'on fait?» Le spectacle a permis entre autres de montrer l'homogénéité de cet univers. Chansons, pièces de théâtre, romans étaient remarquablement intégrés comme s'il s'agissait bel et bien d'*un* texte. Lorsque Mille Milles et Chateaugué devenaient soudainement Nicole et André Ferron, le spectateur pouvait constater à quel point les protagonistes de *l'Hiver de force* sont semblables aux personnages des autres romans, contrairement à ce qu'on a déjà avancé. Le travail de Martin Faucher s'appuyait sur le jeu très précis et très sensible de Benoît Vermeulen et surtout sur celui de Suzie Lemoine, qui campait une Chateaugué criante de vérité. Mais je n'écris pas cette lettre pour analyser la pièce, d'autres s'en chargeront sûrement très bien dans ces pages.

*

Je tenais à le mentionner toutefois, parce que le projet apparaissait risqué et qu'au bout du compte il s'est avéré une réussite. Fort contraste avec l'essai récent de Françoise Laurent, paru chez Fides, qui analyse de manière douteuse et fort scolaire tes six romans (*l'Univers romanesque de Réjean Ducharme*).

Ainsi donc, on s'occupe passablement de ta production par les temps qui courent, pour le meilleur ou pour le pire. Et puis à force de penser à toi, de revenir à ce que tu as écrit, on finit par se rendre compte qu'on s'ennuie.

Nous voici donc au coeur du problème: je m'ennuie! Je n'oserais pas le déclarer si je n'étais convaincu que je ne suis pas le seul. Nous sommes nombreux. Pas autant que les animaux de Colombe Colomb, mais ce n'est pas une raison. Pourquoi ne nous ferais-tu pas signe? Il y a déjà treize ans que *les Enfantômes* ont été publiés. Oui, je sais, je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Et puis les mots donnent toujours l'impression de vouloir ordonner, bien sûr. Je tenais tout de même à te faire part du simple fait qu'on ne t'oublie pas. À bientôt j'espère.

jean-françois chassay

lecteur de réjean ducharme

P.S.: Entre-temps, j'ai eu 30 ans. «Nous y sommes. Soyons-y!»

Photo: François Truchon.

